

Aksel Delore

Le Prix des Larmes

Thriller



Le Prix des Larmes est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite, à l'identique des lieux évoqués.

Copyright © Aksel Delore - 2017

Graphisme de couverture : ©Alexandra Dubois

ISBN : 979-10-227-2790-7

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

TABLE DES MATIÈRES

*À ma tante,
et à la mémoire de mon oncle.*

*« On ne souffre jamais que du mal
que nous font ceux qu'on aime.
Le mal qui vient d'un ennemi
ne compte pas »*

Victor Hugo

Elle s'est endormie, Soren se lève. Il est l'heure.

La douche est brûlante. Le bras droit tendu, la main appuyée sur le carrelage, il penche la tête en avant et laisse cette pluie bouillante le laver de tout. Le purifier.

Il était environ 15 heures lorsqu'il avait emprunté la petite voie sans issue qui menait à la maison endeuillée. Son pick-up garé à l'entrée du chemin privé, Soren avait préféré marcher le long de l'allée gravillonnée, puis traverser le jardin à pied.

Thor se tenait à sa gauche, calquant ses pas sur ceux de son maître. Ne faire qu'un.

Maison bourgeoise du XVIIIe siècle, fenêtres à petits carreaux et volets blancs en bois. La peinture n'avait pas été rafraîchie depuis des années, tout s'écroulait. Aspect d'ensemble sinistre, glauque. Une gigantesque vigne vierge tapissait l'angle gauche de l'imposante bâtisse. Elle tapissait également la moitié de la façade, se hissant jusqu'à l'œil-de-

bœuf situé au deuxième étage. La chambre de Sabine probablement.

Malgré la proximité de la ville, l'isolement était total. Écrin de verdure figé dans le temps.

Plus loin, l'on pouvait entendre les plaintes de chiens de chasse qui hurlaient leur désespoir. Enfermés dans ces cages jusqu'à ce qu'il leur soit donné la permission de sortir, pour traquer et tuer.

Après avoir sonné à la porte, Soren n'avait pas attendu longtemps avant qu'une femme, le visage bouffi par la douleur, vienne lui ouvrir.

— Commandant Skärselden.

— Nous vous attendions... Si vous...

Sans lui laisser le temps de prononcer un mot de plus, Soren était déjà entré. Il avait juste lancé un regard à Thor qui s'était instantanément assis sur le pas de la porte.

À la vue de cette statue de marbre noir aux reflets bleuté, monsieur Maréchal avait refermé l'épaisse porte en bois.

Au sol, un carrelage à damier noir et blanc.

Le hall, long, spacieux, tout aussi lugubre que l'extérieur.

À droite, adossé au mur, un porte-manteau. Meuble mural, tout en hauteur, orné d'un tableau sculpté dans le bois, brossant une partie de chasse. Chiens déchainés, bête à terre, chasseurs fiers. En dessous, suspendus à l'un des cinq pommeaux, une veste de chasse vert kaki, ainsi qu'un gilet en laine beige. Quant au miroir, il ne reflétait qu'une hideuse tapisserie en moquette rouge, striée par des lignes de diverses épaisseurs plus foncées, bordeaux. À trois mètres, sur la droite, un petit guéridon. Dessus, un vieux téléphone à cadran rond comme il n'en existe plus. En face, une banquette assortie, recouverte d'un coussin rectangulaire imprimé de petites fleurs.

Odeur étrange et repoussante que celle du mélange de la cire et du rance, du vieux.

La cloison coulissante du séjour était grande ouverte.

Du vestibule, l'on pouvait apercevoir un environnement surchargé de meubles anciens, de bibelots, de napperons. Ce qui ne semblait pourtant pas correspondre à la nature de madame Maréchal, qui bien que dévastée par le chagrin, révélait une élégance certaine.

Figurines en porcelaine fine de Limoges peintes à la main, parfaitement alignées dans la vitrine. Une énorme

cafetière en cuivre s'imposait au centre du buffet, entourée de petites casseroles et autres objets divers. Collection d'un autre temps. Révolu.

Cheveux gris attachés en chignon strict. S'appuyant à une canne et vous invitant, d'une voix tremblotante, à rentrer déguster un thé en compagnie d'autres mégères de son espèce. Mais certainement pas une femme en jean foncé, pull à col roulé noir, discret collier de perles et boucles d'oreilles assorties. Les cheveux courts, coupe moderne, brushing parfait.

Le père, par contre, semblait tout à fait dans son élément, désuet à souhait. Pantalon en velours à grosses côtes, chemise à carreaux dans les mêmes tons sombres de la tapisserie et petit cardigan sans manche.

Mais où est cette vieille dame acariâtre et autoritaire ? Le rapport n'en faisait pas mention. Quoi qu'il en soit, en dépit du mauvais goût, des gens aisés.

Le commandant avait emprunté l'escalier menant au dernier étage et s'était introduit dans la chambre de Sabine. Sur la porte, en lettres capitales représentant chacune un animal différent, son prénom.

La Scientifique avait déjà accompli son travail et prit soin de tout laisser en l'état.

Ce que cherchait Soren se trouvait ailleurs. Pour cela, il lui était nécessaire de s'imprégner de l'atmosphère de cette pièce.

La transition des genres, des époques, était saisissante.

D'une part, un lit une place avec couvre lit en laine à carreau réalisé main. Une armoire en bois massif, vestige du début du siècle passé. Sur le secrétaire dépareillé en contreplaqué clair trônait un paquet de feuilles blanches, quelques stylos et des flacons de parfum vides aux multiples formes et couleurs. Verre transparent, conférant aux maigres rayons du soleil qui les transperçaient, une autre dimension. Une lampe de bureau à la couleur jaune rassurante éclairait ce petit espace, elle aussi devant dater des années 30. Juste à côté, un paquet de bonbons Arlequin.

Le commandant n'eut aucun mal à se fondre dans la peau de Sabine. À l'imaginer en train de se livrer, cracher des mots, panser ses plaies les plus profondes, seule. Surtout seule.

Les murs étaient tapissés de posters de groupes mythiques : Van Halen, Kiss, Led Zeppelin. Mais aussi de photos de perroquets aux couleurs éclatantes, venus des quatre coins de la planète. Aras Chloroptères et Amazones originaires d'Amérique du sud, Cacatoès rosalbin ou à huppe rouge d'Australie et d'Indonésie.

Trois mondes fragmentés s'entrechoquaient : l'enfant à la recherche d'affection, de chaleur, d'amour. L'adolescente rebelle, déjantée et pour finir l'adulte torturée.

Soren s'était laissé porter par Sabine, il percevait sa présence.

Tous les combats menés par la dernière victime se trouvaient dans cette pièce, sous ses yeux.

Ne pas vouloir devenir femme. Crier, hurler, frapper, tenter à tout prix d'arrêter le temps. Les différents caps franchis, les murs abattus à la seule force de la volonté ou du désespoir, les voies empruntées. Tout était là.

Puis la résignation.

Le temps avait fini par avoir raison d'elle, du combat de sa vie, la contraignant à se confiner dans ce corps

déformé par la dépression. L'esprit tenu chimiquement en laisse.

L'enfant s'était créé un monde imaginaire avec des compagnons à plumes et des peluches, dans les bras desquels elle se réfugiait. Pour échapper à la solitude qui l'entourait. L'adolescente s'était rebellée, écoutant des musiques stridentes, cherchant ainsi à exorciser les tourments qui l'habitaient. Quant à la femme, elle avait fini par sombrer à trop vouloir repousser les démons qui la hantaient. Ceux qu'elle n'avait jamais réussi à chasser.

Toutes tentatives ayant échoué, jusqu'à il y a trois jours.

C'est ce qu'il était venu chercher. Des rires, des pleurs, la douleur, la peur. Tout ce qui allait lui permettre de se fondre dans l'esprit de Sabine, chercher des points communs avec les autres.

Les petits yeux noirs des peluches le fixaient. Compagnons d'infortune que la mère avait disposés de façon bien ordonnée sur le traversin.

Comportement typique d'une mère rongée par la culpabilité.

En mettant ainsi en scène, avec tant de minutie, ceux qu'elle savait être les seuls compagnons avec lesquels Sabine se sentait en sécurité. De ne pas avoir su la protéger ? Mais de quoi, de qui ?

De celui qui la lui avait enlevée à tout jamais ? Ou de l'existence dans laquelle elle l'avait contrainte à grandir par inaction, par lâcheté ?

Elle en possédait un, bien dissimulé. Il fallait le trouver. Dans un environnement si subversif, elle devait avoir besoin de vider son esprit. De partager, de se confier à quelqu'un, à quelque chose, qui ne la jugerait pas.

Sur chacun des montants de la tête de lit, deux poupées de plus d'un mètre aux corps filiformes. À droite, un pierrot vêtu de soie et de dentelle blanche et noire, une larme sur la joue. À l'autre extrémité, un polichinelle, pantalon et jaquette à losanges colorés au sourire narquois. Pantins de chiffons et de porcelaines, tous deux la tête inclinée sur le côté.

Leurs regards avaient interpellé l'homme à chacun de ses mouvements. Leurs yeux étaient différents de ceux des autres, comme vivant, habités. « Que fais-tu là ? Qui es-tu ? Laisse la tranquille ! Tu ne le trouveras pas ! »

Les gardiens du sanctuaire.

Soren se sentait irrémédiablement attiré par ces yeux noirs et brillants, par la tête de lit. Sans vraiment continuer l'inspection du reste de la pièce, il s'était dirigé vers elle, vers eux.

Il était là.

Aussi froid et dérangeant que son maître, Thor dort, impassible. Pas de rêves, aucun soubresaut en couinant ne viennent troubler son sommeil.

Un jean troué porté bas sur les hanches, Soren s'installe confortablement sur le fauteuil en cuir noir de son bureau. Il n'a pas séché ses cheveux, il ne les sèche jamais. Cela lui procure une sensation d'apaisement de sentir l'eau perler, le long de son dos nu.

Le regard balayant le vide, un bref instant il est en paix.

Machinalement il dirige sa main à hauteur de son paquet de cigarettes. Tout en allumant sa Camel, il attrape le petit carnet bleu ciel qu'il a abandonné la veille près du clavier.

Il ne l'a pas encore ouvert. Il l'a posé là, attendant le moment opportun pour violer l'intimité de Sabine.

Le petit cadenas doré, qui donne l'illusion de préserver des regards inquisiteurs ses secrets les plus enfouis, est encore intact. L'une des variables qu'il déteste dans toutes ces équations qu'il ne cesse de résoudre.

L'homme écrase son mégot, s'enfonce plus profondément dans son fauteuil et viens croiser ses pieds nus, sur la surface vitrée de son bureau.

La faible lumière blanche de l'halogène éclaire des murs dénudés. Blanc.

Ni, les deux gamelles en Inox qui jonchent le sol en marbre, ni les quelques flammes artificielles crachées par l'insert, ne suffisent à briser la glace. Le mobilier est très épuré, minimaliste. Noir et blanc. Comme lui, sans demi-mesure. Aucune âme n'habite là, juste le vide et le froid.

Son visage se crispe à nouveau, ses traits se durcissent. Le répit aura été de courte durée. Il ferme les yeux.

« Toujours le même dessein. »

Lorsqu'il soulève lentement ses paupières, le bleu limpide de ses yeux s'est teinté de gris.

Les écrits de Sabine ne lui apprendront pas grand-chose de nouveau.

Ce qu'il cherche... une photo. La photo.

Il se saisit du coupe-papier en argent, fait glisser la lame tranchante entre les deux petites branches du cadenas doré, le place en position de levier. Faible pression, brisé.

Il entrouvre ce qui reste du sanctuaire de Sabine, cale les deux parties de la couverture bleu ciel entre ses paumes et le renverse.

Soren fait défiler les pages à toute vitesse avec son pouce. Un délicat parfum de Vanille s'en dégage. Chez Marion, c'était la fraise.

Elle tourbillonne comme une feuille d'automne abandonnée par la vie et vient se loger sur ses jambes. La Photo... Il en regarde à peine l'image, la retourne. Au dos, sur le revers blanc glacé : « *Il n'est pire douleur qu'un souvenir heureux dans les jours de malheur.* » Encore.

Il reste un long moment le regard figé sur cette citation d'Alfred De Musset.

Côté face, une petite fille, neuf ou dix ans à tout casser. Une photo de vacances. Volatil moment de joie immortalisé pour l'éternité : Sabine. Vêtue d'un simple

maillot de bain, un gros chat angora dans les bras, ses yeux pétillent et sur ses lèvres, un sourire rempli de malice. La mer bleu azur dans son dos, le sable fin sous ses pieds, elle est heureuse.

Impalpables instants où l'innocence de l'enfance prédomine sur tout, les démons sont encore endormis. Seul le fil des années, des reproches, des trahisons et de l'incompréhension, les fera s'insinuer sournoisement. Animés par un seul but, dévorer la chair de leur victime, petits morceaux par petits morceaux, jusqu'à ce que l'âme n'abdique, elle aussi.

Âge tendre où l'on vit l'instant présent, hier étant déjà remisé et demain bien trop loin pour le craindre.

« Que-t'ont-ils fait petite fille que tu ne puisses plus supporter au point que tu as préféré te recroqueviller sous un linceul ? Étais-tu pleinement consentante ? Avais-tu juste besoin d'aide ou a-t-on décidé pour toi ? Ce qui est certain, toi non plus tu n'étais pas seule. »

Il pose la photo face à lui et récupère le journal intime. Il le feuillette rapidement en quête de la dernière page écrite : 12 janvier 2005... quatorze ans... et après seulement des pages blanches.

Réveillée depuis 10 minutes, elle s'étire comme un félin sous les draps, le rejoint dans la cuisine.

— Bonjour ! Ça fait longtemps que tu es debout ?

Il ne répond pas, la regarde à peine, lui sert la tasse de café qu'il lui a préparé.

— Tu veux manger quelque chose avec ton café ?

— Non merci...Mais je veux bien un sucre.

Soren lui tend le sucrier en Inox brossé.

—Tiens, sers-toi.

Sa voix est douce mais son regard indifférent, absent. Puis le silence.

Il a horreur de ces matins où les effusions ne sont plus sous contrôle de sa partenaire d'une nuit. Comme si une nuit, ou même une vie, pouvait suffire à le sortir des abîmes obscurs dans lesquels il a plongé depuis des années.

Mais là tout semble sous contrôle.

— Je vais y aller. Au cas où, je te laisse mon numéro sur la table... si un jour t'avais envie de... m'appeler.

Elle enfle sa veste, récupère son sac. Un sourire de circonstance tatoué sur le visage, elle lève le bras en signe d'au revoir. En signe d'adieu.

Son regard la suit, mais ses pensées sont ailleurs. À la manière d'un automate, Soren ouvre le placard, en sort une nouvelle capsule doseuse. Les noires, les plus fortes. Besoin d'un autre café.

— Qui y a-t-il mon gars, tu as faim ?

Thor, assis près de sa gamelle, attend impassible, dérangeant.

— Moi, je crois qu'elle tient un journal, c'est certain, qu'en penses-tu ? peut-être le sien aussi se ferme avec un joli petit cadenas. Non, tu as raison, trop enfantin pour elle. Plutôt genre couverture en cuir sombre avec lanière à pression.

Sans même se pencher, il verse une portion de croquettes dans le récipient en Inox qui tinte sous le déluge. Récupère sa nouvelle tasse de café et s'adosse au plan de travail.

Les yeux rivés au plafond, il se laisse bercer par les arômes puissants de son arabica.

— J'ai du mal à comprendre. Tous les jours, expier, mettre son âme à nu au risque d'y laisser entrer les charognards. Nécessité étrange que de devenir le lecteur, le juge et le bourreau de sa propre vie. Pour alléger sa

conscience ? Oser écrire ce que l'on n'ose dire ? Peut-être le besoin d'avouer, à une oreille impartiale, ce que l'on n'a pas le courage de s'avouer à soi-même. Se retrouver face à son propre reflet et s'illusionner d'y voir plus clair... Peut-être par peur d'oublier ses blessures ? Et si quelqu'un venait à profaner ce temple ?... Insensé !

Il pose sa tasse de café dans l'évier.

— Allez go bonhomme !

Alors que Thor finit sa nuit dans le hard-top, le pick-up file à toute allure en direction de Grosbois.

La barrière de l'entrée du domaine se lève. Soren effectue un signe de la tête à l'intention de Stéphane, l'un des gardiens et trace directement dans la cour de Claire.

Comme de coutume, les chats, endormis sur les bottes de paille, n'ouvrent même pas les yeux.

Claire s'arrête un instant de secouer sa fourche dans tous les sens et le dévisage l'air amusé.

— Alors, t'as encore passé une nuit blanche !

Elle le connaît suffisamment pour l'accepter tel quel, brut, sans chaîne. Pas de question, pas de réponse.

Thor saute de la voiture avec une légèreté en totale contradiction avec sa taille, et se précipite vers la jeune femme.

Tout en calant ses jambes et en basculant son poids vers l'avant, elle l'accueille à bras ouverts, mais cette position stratégique n'est qu'illusoire. Il se jette pattes avant

sur ses épaules et Claire ne peut que se laisser tomber en arrière, sur le tapis de copeaux qu'elle époussetait. Elle rit.

— Tu gagnes à chaque fois, c'est vraiment déloyal !

Elle tente d'esquiver les coups de langue tout en continuant de rire.

— Attention mon gros, il y en a un, là-bas, pour qui les élans de tendresse et les émotions sont considérés comme une faiblesse. Tu ne voudrais tout de même pas le décevoir ?

Soren sourit.

Tout en se dirigeant vers le box de son cheval, l'homme la salue d'un simple geste de la main.

— Alors mon beau, tu as bien récupéré ? Tu nous as fait une jolie course. Tu es un bon gars.

Ses traits se délassent à mesure que ses mains caressent Rapace. Le front, l'encolure, petites tapes sur l'épaule. Progressivement ses paumes glissent le long de son antérieur droit. L'une placée à l'intérieur, l'autre à l'extérieur du membre, il s'arrête un instant au niveau du genou. Alors que sa main gauche reste dans cette position, la droite continue son chemin, le pouce et l'index en forme de

pince. Palpation du tendon, puis léger examen de l'articulation du boulet.

— Toujours un peu chaud on dirait. Il va falloir songer à te laisser te reposer. Cela te plairait des vacances à la campagne ? Encore une et l'on va te laisser tranquille.

Dans son dos, Claire l'observe. Elle aime le sentir ainsi, apaisé. Instants si rares.

— En flag ! Tu vois que derrière tes grands airs tu te fais du souci pour lui. T'inquiète, je suis en train de lui chercher quelqu'un pour le mettre au vert et qui puisse aussi lui faire des soins à la cryo en même temps.

— Bien sûr, je me fais du souci pour lui. Si son tendon lâche, il ne va plus me rapporter d'argent et dans ces conditions, comment vais-je faire pour payer la pension chez son entraîneur ? D'autant plus que, tous les mois, la note est salée ! Tu me diras, je pourrai toujours essayer de m'arranger et lui proposer de la régler en nature. Qu'en penses-tu ? Crois-tu qu'il y a des chances qu'elle accepte ce deal ?

— Je peux toujours lui poser la question si tu insistes.

Dans sa main, le rebord de la porte du box, ses yeux le fixent. Brulants, pénétrants.

Soren lui jette un regard complice, l'attire à lui, l'embrasse tendrement dans le cou. Claire chavire, son cœur cesse de battre avant de rebondir si fort que son souffle s'en retrouve coupé, comme au premier jour. Si seulement l'éternité pouvait exister, les certitudes aussi. Le X et le Y d'une formule mathématique complexe, ne faisant malheureusement plus partie de la vie sentimentale de cet homme depuis longtemps. Elle le sait, mais ne peut s'y résigner, ne veut pas. Ce que lui dicte sa raison n'a pas le moindre sens, elle n'entend rien d'autre que son cœur qui bat, qui vit. Douce mélodie que celle de ses palpitations en proie à la folie. Le jour viendra où il s'apercevra à quel point elle compte pour lui.

Prise au piège de cette fatalité, Claire sourit toujours, avec les lèvres, avec les yeux. Mais au plus profond de ce regard d'ébène, l'amertume.

— Alors, raconte, cette nuit blanche, travail ou compagnie d'un soir ?

— Arrête ça tu veux, tu te fais du mal pour rien.

— Mais qu'est-ce que tu vas t'imaginer ? Que tu es le seul à « t'amuser ! »

Oui, il est bien le seul à « s'amuser. » Cependant, elle a toujours joué le jeu, elle doit rester digne. En apparence. Comme si la dignité avait droit à la parole lorsque l'on parle d'amour. Règles cruelles d'un jeu avec lesquelles elle a accepté de composer. Pacte scellé pour la vie, tantôt avec un ange, tantôt avec Lucifer en personne.

Rien n'est jamais simple avec Soren. N'importe quel psychanalyste, aussi reconnu par ses pairs soit-il, ne parcourrait pas plus d'un mètre dans le dédale qui enceint cet homme.

Droit devant, deux lagons limpides dans lesquels elle ne demande qu'à se noyer.

Il la tient toujours par la taille, la serre encore plus fort contre lui.

— Eh bien, dis-moi, tu fais des progrès !

— Il faut dire que je suis à bonne école.

— Et quand l'élève va-t-il dépasser le maître ?

— Pour ça, je crois qu'il va me falloir encore quelques années de pratique.

— Des années... ? Mais, dis-moi serait-ce une invitation ?

— Qui sait ! Cela vous tenterait-il de continuer à me donner des cours particuliers, Maître ?

— Je dois y réfléchir, mais...

Claire se hisse sur la pointe des pieds, pose ses lèvres sur les siennes, passe les mains dans ses cheveux longs. Les unes après les autres, les mèches défilent entre ses doigts. Si seulement le grand sablier pouvait se figer, afin que la minute d'après ne puisse jamais dire, souviens-toi.

Soren ouvre lentement la fermeture éclair du petit blouson sans manche bleu marine, aventure sa main droite sous son tee-shirt, lui caresse le dos. Au contact de sa peau, il frémit. Son pouce longe sa colonne vertébrale de haut en bas, de bas en haut. Délicatement, il la pivote sur elle-même jusqu'à ce que son dos vienne s'appuyer tout contre son torse. Elle n'oppose aucune résistance, penche la tête en avant. Tout en l'embrassant dans la nuque, ses mains progressent le long de son ventre, jusqu'à venir effleurer la dentelle de son soutien-gorge. Le doux parfum aux essences de vanille l'enivre. Claire garde les yeux fermés. Furtifs instants volés, où plus rien n'existe en dehors de cette boule

incandescente qui lui dévore le bas du ventre et lui... Rien que lui.

Les sabots ferrés d'un cheval résonnent sur le sol goudronné de la cour. Sister et son lad sont de retour de leur promenade en forêt.

Redescendre sur terre, la chute est brutale, l'atterrissage, violent.

Claire ouvre les yeux et ne met pas une seconde à rabaisser son tee-shirt. Elle referme le blouson et fourre à toute hâte ses longs cheveux châains dans sa casquette.

— Eh bien, qu'est-ce qui te prend, tu n'aimes plus ?

— Ah, ah, ah... Vraiment très amusant... Tu ne perds rien pour attendre !

— J'espère bien !

Il rit, enfin.

Rapace, reparti manger son foin dans le fond du box, relève à peine la tête.

Gaétan, pose pied à terre.

Une seule envie, lui dire : mais qu'est-ce que tu fous là ? Tu pouvais pas rester où tu étais encore un moment... Pour toujours, ...

— Tout s'est bien passé ? T'as déjà fait une heure ?

— Ouais, elle était un peu tendue au début, avant d'arriver dans les bois. Elle voyait les autres y aller, alors elle avait envie de les suivre, puis au bout de dix minutes, elle s'est calmée. Pas facile les balades avec mademoiselle, c'est une caractérielle ! Par moments, elle tire comme un ours.

— Quand t'auras fini de la doucher, tu mettras les bandages à Vénus, à Sion aussi et tu commenceras à préparer les deux A.

— Ok, mais je croyais qu'il y avait les U à travailler d'abord.

— T'occupe.

Claire se retourne vers Soren.

— Ça te dirait de faire un boulot avec moi, j'ai Usbacq et Uranie à faire bosser. Et puis au moins, un peu d'air frais qui te fouette le visage va te rafraichir les idées.

— Es-tu certaine que je suis le seul à en avoir besoin ?

Gaétan ne peut s'empêcher de sourire. Les joues écarlates de sa patronne, lorsqu'elle est sortie du box suivi de près par Soren, ne lui ont pas échappé.

L'homme adresse un regard complice au garçon, lui fait un clin d'œil, puis hausse légèrement les épaules et lève les mains en l'air.

Claire rougit une nouvelle fois, grommelle quelque chose d'inaudible. Le gamin sourit de plus belle.

— Et si au lieu de faire le pitre, tu allais t'occuper des chevaux.

La brume matinale commence à se dissiper. Le domaine de Grosbois dévoile progressivement toute sa noblesse. Au détour des allées cavalières, des pistes : chevaux, entraîneurs, jockeys, lads et apprentis déjà à l'ouvrage.

Lucas sort de sa cour sur le dos d'un magnifique alezan aux crins délavés, il les rejoint et se range à leur hauteur, juste à côté de Soren. Sa monture, un jeune poulain, peine à rester tranquille. L'encolure encapuchonnée, le museau tutoyant son poitrail, il danse avec les pattes avant, frappe le sol avec celles de derrière. Il lève les genoux de plus en plus hauts, marche en biais.

Soren place les deux rênes dans une seule main, lève le pouce en sa direction.

— Toujours le meilleur à ce que j'ai vu. Félicitation, tu as drivé de main de maître hier.

— Je te remercie, j'ai eu de la chance, c'est tout.

— Évidemment, comme d'habitude ! Arrivé à ce stade, je ne pense pas que la chance ait quoi que ce soit à avoir là-dedans, tu ne crois pas ?

Lucas affiche un sourire malicieux. En dépit du fait qu'il ait déjà gagné un nombre incalculable de courses, dont les plus prestigieuses, il n'en reste pas moins un garçon d'une grande humilité.

— Salut Claire, t'avais besoin d'une nounou ce matin... ou t'as changé d'apprenti ?

La jeune femme le foudroie du regard, ce qui ne manque pas de le faire exploser de rire.

— Attends un peu que je pose pieds à terre ! En attendant, essaye donc de faire marcher ton cheval au pas. C'est quoi ce boulot ?

— T'entend ça Soren, il semblerait que mademoiselle veuille me donner une fessée. Qui aime bien, châtie bien ma belle.

L'ambiance est bon enfant.

L'entrée de la piste d'entraînement n'est plus très loin. Lucas finit par donner satisfaction à l'irrépressible envie d'avancer de son cheval, laissant Claire et Soren à nouveau en tête à tête.

— T'avais l'air soucieux quand t'es arrivé, t'es sûr que ça va ?

— Dis-moi Claire, est-ce que tu tiens un journal intime ?

Claire reste un instant sans voix, il ne pose jamais de questions personnelles.

— Putain de merde, qu'est-ce que tu me fais là... C'est quoi cette question à la con ?

— Tu sais que je n'aime pas du tout quand tu utilises ce genre de vocabulaire.

Il tend le bras en avant et balaye l'horizon.

— Tu n'as pas besoin de cela pour t'affirmer auprès de tous ces hommes.

Vexée, la jeune femme ne répond pas.

— Je ne te demande pas de me révéler son contenu, je te demande juste si tu en tiens un. Juste si tu ressens le besoin, comme d'autres, de te vider, d'expier sur des feuilles de papier blanches dénuées de tout jugement.

— Non ! Tu ne veux jamais que l'on te pose de questions et voilà que toi maintenant tu te mets à en poser.

— Je ne voulais vraiment pas t'embarrasser, oubli ça tu veux, je n'ai rien dit.

Elle hausse les épaules.

— Au fait, j'ai pris contact avec le gamin dont on avait parlé pour la course en apprenti de Vizir, à Cabourg. Il va demander la permission de ses patrons, mais je pense qu'il n'y aura pas de problème.

Soren n'est même pas surpris par ce revirement aussi soudain qu'inattendu.

— Ok, on a plus qu'à attendre alors. Il sera bien engagé, alors avec un bon gamin derrière, cela devrait bien se dérouler.

L'échauffement est terminé. Une volte et la séance de travail peut débuter.

Repousser les limites toujours plus loin, s'aventurer au plus près de la ligne rouge, l'effleurer sans jamais la franchir.

— Évan? Évan... ?

Mickaël appelle de plus en plus fort. Pas de réponse.
Il réitère.

L'entraîneur passe devant les boxes, fait le tour de la cour, décide de remettre son cheval au trot et se précipite au mur d'attache. Armani se retrouve le museau collé dans les parpaings. L'homme descend du sulky sans même prendre la peine de ramasser ses rênes et se dirige vers l'arrière du bâtiment principal au pas de course.

— Évan, merde, t'es où putain !

Sa grosse voix résonne dans chaque recoin, tous les chevaux sortent la tête de leurs box respectifs.

— Là... dans la sellerie.

Mickaël arrive sur le pas de la porte. La forte odeur de cuir, mêlée à celle de la graisse et de l'huile de pied de bœuf, imprègne cette pièce. Il est là afféré à l'entretien du matériel. Un rituel lorsqu'il pleut et aujourd'hui le déluge ne semble pas vouloir prendre fin.

— Tu m’entends pas ou quoi, ça fait plus d’un quart d’heure que j’te cherche.

Évan se met à rire à la vue l’entraîneur détrempé. La casquette, le blouson, le pantalon de pluie, tout ruisselle sur la première marche.

— Ben, qu’est-ce qui t’arrive ? Le poulain t’a envoyé rendre visite aux poissons de l’étang, c’est vrai qu’il n’est pas facile celui-là.

— Allez, arrête tes conneries, tu devrais plutôt descendre. Quand je suis passé devant la maison, en rentrant de la piste, ça gueulait sévère. Pour que j’entende malgré la pluie et...

Il est déjà parti.

Aucun bruit, silence absolu. Évan s’arrête net. Une forte odeur de brulé alerte tous ses sens. Il se précipite dans la cuisine, retire du feu les pâtes et jette la casserole dans l’évier. Il fait couler l’eau, une épaisse fumée nauséabonde s’en dégage.

Il abandonne le tout et se dirige vers le séjour la démarche fébrile.

Ses yeux la cherchent partout.

La première chose qu'il aperçoit, ce sont les bouts de plastique et de métal disséminés un peu partout sur le carrelage du séjour. Un autre téléphone réduit définitivement au silence.

Assise par terre, les genoux repliés contre le torse, les pointes de pieds tournés vers l'intérieur, les bras ballants, Marie est là. Ses cheveux recouvrent l'intégralité de son visage.

Son mari s'approche lentement, surtout ne pas l'effrayer. Il terre au plus profond de lui sa rage, sa haine. Effort surhumain que de refouler ce fiel qui tente de se frayer un chemin vers la sortie.

« Pas maintenant... pas maintenant ! Ça ne sert à rien, l'autre n'est pas là de toute façon. Lâche ! »

— Ma puce... ma puce.

Il lui caresse les cheveux avec une infinie délicatesse. Même s'ils ont perdu un peu de leur éclat ces derniers temps, ils sont restés soyeux, doux. Il a toujours aimé laisser ses doigts vagabonder au gré de ses mèches rebelles.

— C'était encore lui, pas vrai ?

Sa voix est calme malgré le sang qui lui monte à la tête.

« Mais pourquoi je lui pose cette question... quel con... »

Marie soulève la tête, entrouvre les paupières. Ses yeux sont bouffis, gorgés de larmes. Elle le fixe.

Il doit retenir les siennes. Ne pas laisser entrevoir la fureur qui monte, à chaque fois plus prégnante, plus violente. Cette désespérance dans son regard, cela lui fait mal. Si mal.

Le visage de Marie est en ruine. Les fossés creusés par la souffrance sont toujours plus profonds. Stigmates d'années de torture.

Petite fille terrorisée dépossédée de toutes ses forces, acculée contre le mur, attendant que les monstres sortent du placard pour la dévorer.

Les gestes d'Évan sont lents, il glisse le bras droit le long de son épaule gauche, l'autre sous ses genoux. Sensation surprenante que de serrer contre soi un monobloc rigide. Chaque cellule du corps de sa femme s'est figée, tous ces muscles semblent tétanisés.

Évan parvient à la soulever, l'installe sur le canapé et la serre dans ses bras. Pas trop fort.

Des cris presque inhumains retentissent. Animal meurtrit hurlant à la mort que sonne l'heure du glas. Puis les larmes.

— Essaie de te calmer, c'est fini, je suis là, détends-toi chérie...

Sa voix se veut rassurante, comme à chaque fois.

Évan reste là près d'elle, tout contre elle. Il attend, toujours attendre.

Marie commence à relâcher légèrement sa nuque, juste assez pour venir caler sa tête dans le creux de l'épaule de son sauveur.

Elle entrouvre la bouche.

— Je me sens pas bien. J'ai peur. J'ai le cœur qui va sortir de la poitrine ! Ça va exploser !...J'étouffe, aide-moi, ne me laisse pas ! Évan ne me laisse pas...

Elle se cramponne de plus en plus fort, Évan commence à sentir ses ongles lui transpercer la chair. Les larmes cessent de raviner ses traits, un souffle court et saccadé prend le relais.

— Tu vas m’attendre là sagement deux minutes, je reviens tout de suite, d’accord mon cœur ?

Marie s’accroche encore plus fort.

— Non, ne t’en va pas, je vais tomber. Je vais mourir !

— Je reviens.

Les cris, les gestes incontrôlés s’invitent à nouveau à cet abject festin. Il parvient à se dégager juste à temps.

Quelques secondes pour se rendre dans la chambre, ouvrir le tiroir fermé à clef, attraper la petite boîte verte et revenir auprès d’elle. La jeune femme s’est levée, marche de long en large en travers. Pas décidé, regard égaré. De plus en plus rapide, elle fait le tour du canapé, accélère encore, elle se presse la tête entre les mains.

— Marie...

— Je vais mourir ! Je suis en train de devenir folle, tout s’embrouille ! Je ne comprends plus rien.

Elle a cessé de hurler, elle parle très vite. Trop vite.

— J’ai peur. Je vais mourir, si je m’arrête de marcher, je tombe ! J’ai la tête qui va exploser... Non, ce n’est pas possible... pas maintenant.

Le débit est toujours aussi rapide et spasmodique. Elle continue d'avancer à toute allure effectuant des huit entre le fauteuil et le canapé.

— Je veux mourir dans tes bras.

Chaque minute de ce calvaire paraît interminable.

— Je veux mourir... Je veux mourir dans tes bras...

Dernier SOS. D'un coup, plus rien. La chute dans un bruit sourd, puis, le silence. Assourdissant.

Pantin de chiffon à qui l'on a brutalement sectionné les fils. Frêle marionnette désarticulée affalée au sol.

Évan reprend sa respiration, s'accroupit à ses côtés. Il la prend dans ses bras et la soulève.

Il le hait de toutes ses forces.

« Putain, t'as du bol de pas être là. C'est pour elle, sinon je vous broierais d'une seule main. Toi, ta mère. Ta couardise, sa perfidie. Je vous regarderais souffrir et je prendrais mon pied... Oh, ça oui ! Pourquoi elle ne me laisse pas faire ? Merde, Marie, pourquoi tu ne me laisses pas faire. Ma puce, pourquoi tu continues de t'infliger ça, tu ne leur dois rien. Je n'en peux plus de te voir te détruire de la sorte. Toutes ces saloperies de médicaments qu'elle prend à cause

de vous deux, espèce d'enfoirés. Un jour elle n'en aura plus besoin, mais peut-être que tu ne seras plus là pour voir ! »

Allongée sur le canapé, un coussin sous les jambes, Marie ne bouge toujours pas. Inerte.

Son mari la caresse, la regarde, lui parle.

« J'aimerais tant faire plus mon ange. Ça me bouffe de te voir te torturer à ce point. Je t'aime. Pourquoi tu continues de m'empêcher de... à trop vouloir bien faire, c'est toi que tu tues à petit feu. Tu ne pourras jamais sauver tout le monde. Mon tendre bébé, tu es trop sensible, ça finira par avoir ta peau. »

Marie entrouvre les paupières.

— Tu es là, t'es resté. Tu ne m'as pas laissé.

Ses yeux n'ont pas retrouvé leur couleur d'origine, l'ocre prédomine encore sur le vert. Blottie tout contre lui, elle ressent le besoin de sentir la chaleur rassurante de son corps.

— Je ne t'abandonnerai jamais, tu devrais le savoir maintenant. Je serai toujours là.

— J'ai recommencé n'est-ce pas ? Je t'ai fait mal ?

— Non, cette fois-ci tu n'as pas réussi à me filer un coquard.

Il lui sourit. Elle se redresse légèrement, tout son corps lui fait mal.

— Merde, la casserole...

— T'en fais pas, j'ai commandé des pizzas pour ce midi. Ne va surtout pas croire que je suis en train de dire que tu cuisines mal. Mais là... c'est l'intoxication alimentaire à coup sûr.

Il lui sourit toujours, elle est rassurée.

— Je suis vraiment désolée, tu sais.

Les larmes inondent à nouveau son visage.

— Je n'ai jamais voulu ça pour toi. Comment fais-tu pour supporter ? Je ne te mérite pas. Va-t'en ! Laisse-moi... J'ai tellement honte du spectacle auquel je t'oblige à assister à chaque fois. Pourquoi tu ne m'aides pas à mourir plutôt ? T'avais promis !

Le ton monte.

— Tu dois partir, faire ta vie avec quelqu'un de plus... normal. Je pourrai pas vivre sans toi.

— Arrête, ne recommence pas, ce n'est pas ta faute. Tu es victime, pas coupable... c'est toi que j'aime et toi seule.

Il la sert fort contre lui, semble ne plus vouloir la lâcher.

— Pourquoi tu continues à répondre à ce foutu téléphone ?

— Si je ne réponds pas, c'est pire la fois d'après. Tu as bien vu il y a quelques mois, quand je n'ai pas répondu à plusieurs reprises. Il n'a rien trouvé de mieux à faire que de nous envoyer les gendarmes pour voir si j'étais toujours vivante. Aide-moi, je sais plus comment faire, je suis complètement paumée.

— Je sais ma puce, mais tu ne me facilites pas vraiment la tâche. En dépit de nos discussions, il y a toujours quelque chose en toi, un cordon que tu te refuses à couper. T'en as conscience, pas vrai ?

— Il me tient au chantage, ne fais pas semblant de pas le savoir. Tu comprends, pas vrai, tu comprends ?

— Maintenant, il va falloir te reposer, les cachets vont commencer à faire effet. Tu vas dormir et on en reparlera.

— Je peux prendre Baloo dans la chambre avec moi ? Quand il ronronne tout contre moi, il me fait du bien. Aller ! Dit oui...

— D'accord.

— Tu restes un peu ?

— Juste le temps que tu t'endormes, Mickaël a besoin d'un coup de main pour finir. Je vais t'aider à te mettre au lit.

— Et Baloo ?

— Je vais aller le chercher et je te l'amène.

Ses bras la portent jusque dans la chambre. Il la pose délicatement sur le lit, l'embrasse sur le front et retourne récupérer Baloo qui s'était réfugié dans un recoin de la cuisine.

Il dépose le gros chat blanc à ses côtés, qui s'enroule tout contre sa poitrine.

Elle s'endort.

Évan est épuisé, vidé.

Il sort de la maison et monte rejoindre Mikaël à l'écurie.

La pluie a cessé, un vent fort s'est levé. Le parfum des glycines blanches qui ornent le mur de l'un des bâtiments lui donne la nausée.

Mickaël fait comme si rien n'était. Les yeux rivés sur le tapis antidérapant des douches, il continue de masser

les membres de Twist avec la terre de mer. Il ne veut surtout pas croiser le regard d'Évan. Une fois avait suffi.

— Alors, il a bien bossé?

— Ouais ! Pas mal du tout. Il sera parfaitement affuté pour le 30. S'il ne gagne pas, il se place, j'en mets ma tête à couper.

Plongé dans ses pensées, Soren roule tranquillement.

10 h 30, encore un bon quart d'heure avant d'arriver.

Pourtant, le rendez-vous avec Marc était fixé à 9 heures.

Le périphérique est très peu fréquenté à cette heure-ci. La plupart des gens s'affairent depuis de longues heures. Ils sont derrière un bureau, face à l'écran d'un ordinateur, sur la chaîne de montage d'une usine quelconque.

Face à cette étendue grisâtre, stigmate d'une pollution toujours plus intense, l'air pur de Grosbois lui manque déjà cruellement. Le sourire de Claire aussi.

Une place, non loin de l'entrée, se libère. Il se gare. Créneau parfait.

L'homme accélère le pas. Le col relevé, les mains dans les poches de sa veste trois-quarts en cuir noir, la tête penchée en avant, il avance. Patiente un bref instant qu'un petit interstice se forme dans le flot de la circulation et traverse à grandes enjambées.

Le hall, déjà saturé de monde, résonne d'un brouhaha incompréhensible. Amalgame de petites frappes,

parmi lesquels des personnes bon chic bon genre ou plus modestes tentent de trouver leur sauveur. Venu porter plainte pour une voiture volée, un cambriolage, une agression. Enfin, tout ce qui fait que l'on a une bonne raison de se trouver là, dans « la salle d'attente » d'un commissariat.

Le commandant Skärselden se fraye un chemin dans cette assourdissante orgie aux relents de sueur et autres odeurs fétides. Routine quotidienne qu'il laisse derrière lui quasi instantanément.

Pauvres gars en uniforme qui arpentent le rez-de-chaussée en quête d'illusoires solutions, il compatit sincèrement.

Soren gravit deux à deux les marches qui le séparent du quatrième étage.

Hors de question d'être claustré dans un ascenseur, lieu exigu, sans oxygène sans vue sur l'extérieur.

Un homme, typé Hispanique, en Jean, chemise à manches longues, coupe militaire, badge autour du cou et pas décidé arrive à sa hauteur. Il stoppe sa descente, lui tend la main.

— Chef.

— Bonjour Denis.

— Il t’attend, tu sais.

— Je sais.

— Ça fait les cent pas dans le bureau, il a même baissé les stores de son aquarium.

Soren sourit, satisfait de son effet et poursuit son ascension. Il aime tout particulièrement soigner ses entrées.

Sous la légère pression de son épaule gauche, l’un des battants de la porte en verre fumé qui sépare sa section du reste du commissariat, s’entrouvre.

Les mains toujours dans les poches, il s’arrête sur le fil qui le sépare encore du monde extérieur. Puis balaye la pièce du regard, un court instant.

Tous ont la tête baissée. Éviter son regard. Chacun y va tout de même de son : bonjour Chef, bonjour commandant... ! Relevant suffisamment le visage sans pour autant lever les yeux.

Petit signe de la main en retour, le chef n’est pas expressif. Ce n’est ni du dédain ni une sorte de stratagème pour asseoir son autorité, son charisme suffit. Tout le monde éprouve un grand respect pour cet homme au look et à l’allure pour le moins atypique.

Mais les différentes pistes étudiées dans l'enquête en cours ne donnent pas grand résultat, ce qui rend Soren des plus susceptibles.

Pourtant conscient que le travail de fourmi exécuté par son équipe peut se révéler pénible et ingrat, c'est plus fort que lui, les choses doivent avancer. Et là, on est en mode stagnation.

Tout le monde donne énormément de sa personne, souvent au détriment de sa vie privée. Le prix à payer pour intégrer cette unité si convoitée.

Homme sans demi-mesure, il a fait ses classes comme quiconque et a mis bien peu de temps à gravir les échelons, sans pour autant viser le plus haut grade. Ce qu'il voulait ? Atteindre un statut qui lui confère la liberté d'être sur le terrain. Arpenter les venelles sombres dans lesquelles se terre le malin pour y endoctriner ses enfants, avant de les relâcher, livrer à eux-mêmes.

À cette époque, depuis toujours, tout autant qu'aujourd'hui, les mots tels que loi, justice, ordre, intégrité, sont ses dogmes. Seules les méthodes qui lui permettent de faire respecter ces préceptes ont changé. Les années, les désillusions...

Son père lui avait inculqué des valeurs ainsi que les règles et la rigueur à laquelle il faut se soumettre, sans jamais faillir, afin de les préserver.

Aurait-il été fier de l'homme qu'il est devenu ? Soren aime à le croire.

Lors de la dernière enquête, la proie ne s'était pas contentée de perpétrer des crimes d'une atrocité sans nom. Elle avait souhaité jouer une partie d'échecs avec son prédateur. L'homme était très intelligent. Pour s'inviter à la table de Soren mieux vaut être particulièrement talentueux.

Rien n'est jamais laissé au hasard. Il déstabilise, esquive, renverse les situations à son avantage. Il mène ainsi, doucement mais sûrement, le plus coriace de ses adversaires à l'endroit qu'il aura choisi.

Échec et Mat.

En dehors de l'affaire en cours, tous ont été traqués, appréhendés, traduits en justice. Sauf un. Et celui-là, Soren le traquera jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus un souffle de vie, un châtement tout particulier à la clef.

Il traverse la rangée de bureaux par l'étroit couloir que la disposition de l'open-space dessine en son centre.

La forte odeur de peinture fraîche qui flotte dans l'air est infecte. Tout ce qu'il déteste, du chimique à l'état brut. L'ensemble vient d'être restauré, peau neuve, à peine si ce nouveau revêtement a eu le temps de finir de sécher.

Le carrelage, contrairement à l'ancienne moquette jaunie par le temps et usée par d'incessants va-et-vient, est blanc légèrement veiné de beige. Quant aux murs, un blanc cassé choisi par le divisionnaire en personne.

Comme si des couleurs claires pouvaient suffire à égayer les cœurs meurtris par les abjections, auxquelles sont confrontés ces hommes et cette femme. Sordide unité.

Le grand manitou l'a convoqué ce matin à 9 heures. La pendule digitale, suspendue à l'un des piliers, indique 10 h 57 lorsque Soren entre sans frapper dans le bureau de Cesco.

Le divisionnaire parle à voix haute, le hautparleur résonne. Il arpente la pièce de long en large en travers, se fige, fait signe à Soren de patienter dehors. Déjà parti s'installer nonchalamment dans le fauteuil de direction signé Enzo Fratelli, il n'y prête pas cas.

Juste le temps pour Marc d'attraper au vol le combiné et d'appuyer sur le bouton lumineux pour ôter le son.

Thor se couche devant la porte d'entrée que son maître a pris soin de refermer. Il suit du regard cet homme bedonnant, qui ne cesse de traîner les pieds sous le faix de ce corps devenu si adipeux. Déformé par des années d'empatement et de nourriture trop riche.

En dépit d'un effort vestimentaire couteux : costume trois-pièces gris anthracite sur mesure, chemise claire, cravate à rayures et chaussures briquées, ainsi que d'une apparence soignée : rasé de près, cheveux gominés, il n'en ressemble pas moins à... rien. Aucune élégance, aucun charisme. Tout, jusqu'à son eau de toilette, semble vouloir masquer ce qu'il est devenu.

Son agacement n'est volontairement pas dissimulé, il sait pourtant que cela n'affecte en rien Soren. Ni, ses gros yeux, ni ses gestes qui semblent vouloir chasser des mouches imaginaires.

— Oui, Monsieur ! Bien sûr, Monsieur ! Je...

Soren tourne sur le fauteuil du patron, utilisant le coin droit du bureau comme rampe d'accélération. Il s'impatiente.

— Je comprends monsieur... C'est comme si c'était fait.

Juste à côté du clavier de l'ordinateur le dossier « Valautis », ouvert à la troisième page. La déposition du médecin légiste en chef. Pourtant, l'enquête est close depuis trois mois.

À l'autre bout du fil un long bip. Cesco jette le combiné, qui rebondit, avant d'atterrir sur le dos, loin de son socle.

— Merde Soren, il faut que tu arrêtes tes conneries. Tu le sais pourtant que ça va finir par te couter cher de prendre autant de liberté avec le règlement.

Soren continue de faire des tours de manège. La nuque posée sur l'appui-tête, il relève les sourcils tout en continuant à fixer le plafond blanc. Fraîchement repeint, lui aussi.

— Depuis quand tu te soucies de la manière dont j'obtiens des résultats ?

Marc pointe violemment l'index en direction de cet engin surchargé de touches et de petits boutons lumineux, qui n'a de téléphone plus que le nom.

— Depuis que c'est moi que l'on emmerde tous les jours !

— Quel langage !

— Tu sais, il y en a plein là-haut qui veulent ta tête. Je ne vais pas...

Soren affiche un sourire des plus sarcastiques.

— Vas-y ! Promis... j'attends là bien sagement.

— Ça suffit la provoc, pas avec moi, je te connais suffisamment. Je ne vais pas pouvoir te couvrir indéfiniment et tu le sais parfaitement.

— Où est le problème ! Alors, dis-moi, pour quelle raison obscure ne pourrais-je pas en faire autant ? Allez ! Dis-moi pourquoi ?

— Ce n'est pas parce que le résultat obtenu, lors de la dernière enquête, ne te satisfait pas, que tu dois...

— Ne me satisfait pas DU TOUT !

— ...Que tu dois continuer à pourrir l'existence de tout le monde ! Il est sous les verrous et c'est tout ce qui compte, non ?